

ALEX BERG

La fille de la peur

roman policier traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

Jacqueline Chambon

*IPHIGÉNIE : Peut-elle nous devenir une patrie,
la terre étrangère ?*

*ARCAS : Mais n'est-ce point ta patrie qui pour toi
est devenue une terre étrangère* ?*

JOHANN WOLFGANG VON GOETHE

* *Iphigénie en Tauride*, traduit de l'allemand par Hippolyte Loiseau, Montaigne, 1931.

Des gouttes de pluie perlaient derrière le hublot pendant que l'avion d'Air France roulait sur la piste pour gagner le terminal. Le rideau de pluie était si dense que les terminaux et les avions stationnés disparaissaient derrière. Les doigts de Marion Sanders se serrèrent sur son sac posé sur ses genoux. Le vol depuis Hambourg n'avait duré qu'une heure et quinze minutes et elle avait l'impression qu'elle venait de dire au revoir à Paul. Elle sentait encore la pression de ses doigts sur son bras, son dernier contact à travers l'étoffe de son manteau.

Paul avait insisté pour la conduire à l'aéroport mais ils n'avaient pas échangé un mot pendant le trajet. Ils avaient désappris à parler des choses ordinaires, désappris à respecter ces nuances souvent trop fugitives pour être exprimées et qui sont pourtant l'essence d'une relation entre deux personnes. Les non-dits s'élevaient entre eux comme un mur et les séparaient l'un de l'autre.

Une trace d'insécurité était restée – il fallait s'y attendre après tant d'années –, et jusqu'à présent Marion s'était demandé si elle avait pris la bonne décision, si elle était effectivement prête à en subir les conséquences.

Quand en passant le contrôle de sécurité elle avait tiré sa carte d'embarquement de son sac, elle s'était retournée pour chercher le regard de Paul. Il était toujours là où ils s'étaient dit au revoir et il répondit à son petit signe en inclinant légèrement la tête. Puis un groupe de jeunes voyageurs l'avait caché à sa vue. Quelques secondes plus tard, la place où avait été Paul était vide.

La voix de l'hôtesse de l'air qui lui souhaitait la bienvenue à Paris arracha Marion à ses pensées. L'avion s'arrêta et les passagers se levèrent de leurs sièges. On ouvrit les coffres à bagages et l'on ralluma les téléphones portables. Un bébé se mit à pleurer dans l'un des derniers rangs. Marion essaya d'ignorer les sentiments ambivalents qui l'étreignaient depuis ces adieux laconiques et loupés. Regarde vers l'avant, lui avait conseillé son père. Regarde vers l'avant et vois comment cela se présente. Elle jeta son manteau sur son bras et prit place dans la queue des passagers qui encombraient le couloir.

Son père l'avait confortée dans sa décision, lui en parler lui avait fait du bien. Quand, sinon maintenant ? avait-il dit. Tu es encore assez jeune pour commencer une nouvelle vie.

Assez jeune. Elle avait quarante-huit ans. Et le sentiment que sa vie était presque derrière elle. Peut-être réussirait-elle justement à faire fi de l'incompréhension de sa fille adulte et même de son mari, comme de la jalousie de ses confrères. Qui pouvait se permettre d'abandonner un poste bien payé de médecin chef dans une clinique pour travailler dans une zone instable avec un salaire de misère ? Où trouvait-elle donc ce courage ? lui avait demandé une collègue incrédule.

Les portes de l'avion furent ouvertes et les passagers se mirent en mouvement. Le courage peut naître aussi du désespoir ou faute d'une alternative. En tout cas, elle n'était pas assez vieille pour se résigner.

Marion suivit le groupe de passagers vers le tapis roulant de son vol et attendit patiemment au second rang que sa valise apparaisse. Un instant plus tard, elle sortait de l'aéroport et mettait le cap sur la file des taxis.

La pluie faisait briller l'asphalte et le chauffeur du premier taxi, un jeune homme dont le physique laissait à penser qu'il venait d'une famille d'immigrés algériens vint vers elle, le col de sa veste relevé, le cou rentré dans les épaules. Il prit la lourde valise à roulettes et la posa dans le coffre, pendant que Marion s'asseyait sur le siège arrière. « Rue Guynemer, Saint-Germain-des-Prés », dit-elle au chauffeur après qu'il eut pris place derrière le volant.

Leurs regards se rencontrèrent dans le rétroviseur. « Au jardin du Luxembourg ? » demanda-t-il. « Exactement », acquiesça Marion.

Il déboîta et chercha à nouveau son regard dans le rétroviseur. « C'est la première fois que vous venez à Paris, madame ? »

La douce intonation du français sonna voluptueusement à son oreille. Marion aimait cette langue même si elle ne la maîtrisait pas entièrement. « Non, je suis souvent venue ici », répondit-elle en souriant, et elle repensa à sa dernière visite dans la capitale française, quelques années auparavant, avec son père. Le rigide emploi du temps du congrès de médecine leur avait laissé peu de temps pour un programme privé. Ils avaient passé leurs quelques heures de liberté en flânant dans Saint-Germain-des-Prés et avaient profité d'une soirée sous un pâle soleil au Luxembourg. Au retour des dernières vacances avec son mari, elle avait essayé de persuader Paul de passer deux jours à Paris, en vain. Il avait prétexté des rendez-vous importants, mais la raison de ce refus était plus profonde car son visage montrait une aversion inexplicable pour la capitale française. Ils s'étaient disputés, une prise de bec ridicule et mesquine qui avait soudain tellement dégénéré qu'elle était descendue de la voiture à environ cinquante kilomètres au nord de Paris, décidée à prendre le train pour rentrer. Elle avait marché une heure dans la chaleur de midi sur la route poussiéreuse, jusqu'à ce que Paul surgisse à côté d'elle et lui tende par la portière une bouteille d'eau. Autrefois ils avaient pu en rire. Aujourd'hui c'était impossible.

Elle fronça les sourcils. Ses pensées l'avaient ramenée à Paul une fois de plus.

Irritée, elle détourna le regard vers la portière ruisselante de pluie. Le chauffeur quitta l'autoroute et s'engagea sur le périphérique. Entre deux rangées d'immeubles, elle découvrit à sa gauche Montmartre couronné par le Sacré-Cœur. Le trafic était fluide en ce début d'après-midi et, dix minutes plus tard, ils descendaient déjà l'avenue de la Grande-Armée, droit sur l'Arc de triomphe. Quand l'imposant monument surgit dans le ciel, Marion en eut le souffle coupé.

« Arrêtez-vous, ordonna-t-elle spontanément au chauffeur.

– Vous êtes sûre ? demanda-t-il, étonné.

– Oui. »

Un instant après, elle était sur le trottoir, contemplant l'Arc de triomphe, dont la majesté la stupéfiait chaque fois. La pluie inondait ses cheveux et coulait dans son cou sans qu'elle s'en rendît compte. Il fallut que la voix du chauffeur la tire de sa méditation.

« Madame ! »

Elle se retourna et aperçut son image floue dans la vitre. Ce qu'elle voyait n'était pas vraiment flatteur. Son manteau foncé mi-long pendait comme un sac détrem pé et ses cheveux qui lui arrivaient au menton étaient collés sur sa tête. Elle repoussa une mèche de son visage avec des doigts gourds, haussa les épaules en frissonnant, éclata de rire et ouvrit la portière. Elle était à Paris. La récompense d'une décision qu'elle aurait dû prendre cet été-là, il y avait trois ans, sur la route poussiéreuse. Les prochaines semaines, malgré son séminaire de préparation pour son séjour à l'étranger, il lui resterait assez de temps pour redécouvrir Paris. Elle fut prise d'un sentiment de liberté qui rendait tout le reste insignifiant.

Dès qu'elle arriverait chez les Bonnier, elle se débarrasserait de ses vêtements trempés et boirait un thé. Avec une joie enfantine, elle imaginait la scène dans l'appartement ancien aux plafonds hauts ornés de stucs avec une vue picturale sur les jardins du Luxembourg, le joyeux gazouillis de Louise et les effluves de fleur d'oranger qui entouraient toujours la gracile Française. Elle sentait déjà les affectueuses embrassades de Greg qui, malgré toutes les années passées en France, n'avait pas perdu son accent américain.

Elle ne se doutait pas que sa joie allait être déçue, qu'à présent une ombre pesait sur la maison vers laquelle le taxi roulait. Et que dans quelques jours elle ne pourrait plus jamais penser à Paris avec la même insouciance.

Claude Baptiste reposa sa tasse vide sur le comptoir et chercha de la monnaie dans la poche de sa veste. Quatre euros cinquante pour un café noir dans un arrondissement privé de toutes attractions touristiques – le Paris qu’il n’avait jamais aimé ! Il jeta un coup d’œil à la rue. Au-dessus des immeubles s’arrondissait un ciel gris foncé et l’asphalte brillait, humide. Il continuait à pleuvoir et il n’y avait toujours pas trace du collaborateur que devait lui attribuer la DGSJ (la Direction générale de la sécurité intérieure). Baptiste aurait préféré se passer de cet appui, mais il avait dû oublier les rivalités de compétence entre le ministère de la Défense et celui de l’Intérieur. Le trafic de réfugiés clandestins était en train d’exploser et le problème ne serait sous contrôle que si tous les services de renseignements allaient dans le même sens.

De l’horloge, le regard de Baptiste revint sur le bar, puis il tira son smartphone de sa poche. Il le laissa sonner jusqu’à ce que le répondeur se déclenche.

Le garçon lui jeta un regard ironique : « Alors, la jolie femme que vous attendez vous a fait faux bond ? »

Malgré son irritation, Baptiste ne put s’empêcher de sourire. « Si au moins c’était une jolie femme. Je pourrais l’excuser. »

Il releva le col de sa veste et sortit sous la marquise, la tête enfoncée dans les épaules. Venant du coin de la rue, une rafale l’assaillit. L’air froid de mars fit frissonner Baptiste. Les arbres avaient commencé à verdier car pendant quelques jours le thermomètre avait

atteint les dix degrés. Un changement de climat si soudain. Baptiste soupira et observa son image dans la porte vitrée du café. Typiquement français, entendait-il souvent dire quand on parlait de lui. Ses cheveux noirs, enclins à boucler de façon rebelle quand ils devenaient trop longs, étaient l'héritage d'une mère née dans le Sud de la France. Elle avait grandi en Provence dans le doux climat méditerranéen et gardait encore aujourd'hui le tempérament de ses ancêtres. De bons amis affirmaient qu'il n'avait pas hérité que ses boucles. Sa haute silhouette, son visage anguleux et sa rudesse lui venaient de son Breton de père. Baptiste essuya sur son front les gouttes de pluie que le vent envoyait sous la marquise. À quand remontait la dernière visite à ses parents ? À plus d'une année, était-ce possible ? Il fallait qu'il aille les voir, ne serait-ce que pour manger des huîtres. Aller à la pêche. Tout oublier quelques instants.

Du coin de la rue surgit un parapluie qui couvrait d'impeccables chaussures à bouts pointus, en partie recouvertes par un pantalon gris foncé. Suivait un manteau court à la mode. Des doigts manucurés serraient un coûteux attaché-case. Baptiste soupira de nouveau. Combien de temps Marcel Leroux avait-il passé devant son miroir pour obtenir de ses cheveux blonds clairsemés ces ondulations impeccables, qu'à présent il rejetait nerveusement en arrière en voyant le regard agacé de Baptiste.

« Je vous attends depuis une demi-heure, remarqua sèchement celui-ci.

– Je... commença Leroux, mais Baptiste l'arrêta d'un geste.

– Je ne veux rien entendre. »

Marcel Leroux pinça les lèvres d'un air vexé.

« Avez-vous tous les papiers ? » demanda Baptiste.

Leroux acquiesça de la tête.

« Bon, alors allons-y. »

Le regard de Leroux fixa d'un air de regret la porte du café.

« Vous n'avez pas encore bu votre café ? » demanda Baptiste. Il était presque onze heures.

Leroux se méprit devant son ton compatissant. Son regard s'éclaira brièvement. « Vous pensez que nous pourrions...

– Non, répondit froidement Baptiste, j’ai déjà bu mon café pendant que je vous attendais, mon ami », et il se mit en route sous la pluie.

À environ cent mètres s’élevaient, un peu en recul de la rue, les trois barres de HLM. Entre elles, sur une grande place pavée, quelques platanes tentaient de survivre. Une vingtaine d’étages, évalua Baptiste, au moins vingt-cinq appartements par étage et dans la plupart plus de six habitants. Aucune de ces deux mille personnes qui habitaient en gros dans les tours n’était visible, pas étonnant avec un temps pareil.

Leroux se dirigea vers la tour du milieu, examina en fronçant les sourcils le tableau des sonnettes et pressa pour finir sur un bouton situé au tiers de la liste. L’interphone grésilla puis une voix féminine demanda en arabe qui c’était. À l’étonnement de Baptiste, Leroux répondit dans un arabe fluide. Et presque sans accent. La porte d’un gris sale s’ouvrit. Le béton brut régnait en maître dans l’entrée. Leroux secoua son parapluie. « Quinzième étage », annonça-t-il. Par chance, l’ascenseur n’était pas en panne.

La cabine s’éleva le long du câble avec force gémissements et soupirs avant que les portes s’ouvrent. « Nous aurions peut-être dû prendre l’escalier », dit Baptiste avec un regard soupçonneux. Chaque fois que c’était possible il évitait les endroits exigus et les ascenseurs. Leroux se mit à rire, croyant que la remarque de Baptiste était ironique. Comme la plupart de ses collègues, il savait peu de chose sur l’homme taciturne de la branche militaire de la DGSE.

Le quinzième étage ne se différençait du rez-de-chaussée que par son obscurité, car l’éclairage ne fonctionnait pas. Il fallut un moment pour que leurs yeux s’habituent à la faible lumière qui tombait des deux étroites fenêtres grillagées au bout du couloir. Ils remarquèrent les deux garçons assez petits pour être au jardin d’enfants qui les guettaient à travers une porte entrebâillée à leur droite. Dans leurs yeux se disputaient la curiosité et l’envie de s’enfuir. Quand Leroux s’adressa à eux en arabe, ils disparurent dans

l'appartement et il n'eut que le temps de mettre son pied dans l'entrebâillement de la porte avant qu'elle ne claque.

Dans l'appartement de trois pièces, vivaient deux familles. D'après ce qu'indiquait le dossier. Quand ils pénétrèrent dans le couloir, ils virent deux femmes refermer derrière elles la porte d'une des pièces, mais déjà un Syrien trapu d'âge moyen venait vers eux. Zahit Ayan et Leroux se saluèrent comme de vieilles connaissances. Baptiste resta derrière. C'était le territoire de Leroux. Il n'était là que comme observateur, même si ce rôle ne lui plaisait pas.

De la cuisine s'échappaient des effluves de viande rôtie et d'épices orientales. Ayan les conduisit dans une pièce dont l'ameublement consistait en de lourds tapis tissés à la main et de gros coussins sur lesquels s'asseoir. L'odeur de nourriture et la mélodie gutturale de l'arabe éveillèrent en Baptiste un flot de sombres souvenirs. *Ils avaient mangé ensemble le traditionnel repas de mouton quand le missile était tombé dans un vacarme infernal sur la maison voisine. La détonation avait fait exploser les vitres. Depuis, l'odeur et le goût de la viande étaient pour Baptiste inséparables de la mort – des cris de douleur des blessés et des mutilés et des corps volant en éclats –, un spectacle d'épouvante que seule la poussière, qui s'était élevée des bâtiments détruits comme une éruption volcanique, avait enveloppé pendant un court moment plein de compassion. Indifférent au danger, il s'était précipité dehors pour mettre en sûreté les survivants, sourd à sa propre frayeur. Avec les autres habitants, il avait fouillé à main nue les décombres des maisons. Et quand il avait levé les yeux, il avait rencontré le regard d'un enfant qui, debout dans l'entrée d'une maison, suivait la scène de ses yeux noirs pleins d'angoisse, alors que le sang qui coulait de ses oreilles étincelait dans le soleil.* Baptiste sentait de nouveau la poussière, son cœur se mit à battre et il commença à transpirer. Cela revenait toujours et toujours, et la plupart du temps d'une façon complètement inattendue. Une perte de contrôle qui le perturbait et l'irritait à la fois. Il se força à revenir au présent, à ce logement social à Paris, et observa les garçons qui les regardaient timidement derrière le dos de leur père. Avec leurs pantalons de jogging distendus, leurs T-shirts et

leurs tennis, ils étaient habillés exactement comme les enfants d'Alep, mais ce que vivaient ceux-ci leur serait épargné. Ils grandiraient en sécurité. Cependant, qu'ils soient plus heureux et qu'ils aient plus de chance dans la vie, Baptiste en doutait. Leur culture ne serait acceptée ni en France ni en Europe et, quand ils seraient grands, ils seraient tout autant étrangers à leur propre patrie et à ses traditions.

Ça ne faisait pas partie de ses attributions de rendre visite aux migrants et de les interroger mais, dans ce cas précis, il avait ses raisons. Ils s'assirent sur les coussins, jambes croisées. Les doigts de Baptiste glissèrent sur la laine épaisse du tapis et il en contempla pensivement le motif bleu nuit et bordeaux. Leroux le présenta. Sans révéler le véritable travail de Baptiste. Au lieu de cela, il lâcha le mot-clé d'« office de l'immigration », qui renforce, comme l'expérience le prouve, l'esprit de coopération. Ayan sourit poliment tout en restant sur ses gardes et leur offrit une cigarette. Baptiste refusa poliment dans un arabe fluide et vit avec satisfaction les coins de la bouche de l'homme frémir sous sa courte moustache.

Il tira une photo de la poche intérieure de sa veste. « Je suppose que vous connaissez cet individu. »

Le visage du Syrien devint impénétrable quand son regard tomba sur le portrait de l'Européen. Baptiste l'observait d'un air tendu. Pas à cause de la réponse qu'il attendait. Il savait qu'Ayan connaissait l'Européen. Ils étaient associés en affaires, sinon plus. Mais parce qu'il souhaitait voir comment Ayan réagirait en découvrant qu'il était au courant de leur relation.

Baptiste évitait de regarder Leroux, dont la nervosité était perceptible à travers la pièce. Le Syrien tira sur sa cigarette, souffla lentement la fumée. Allait-il coopérer ? Travaillerait-il avec eux ou pas, beaucoup, beaucoup de choses en dépendaient.